

Le corps se trouvait à un mètre de la cage sur laquelle Floreal avait pris terre, à l'endroit même où venait s'abattre la seconde cage de l'ascenseur lorsqu'elle arrivait au poing.

Floreal ne prit pas garde à ce détail, il était trop préoccupé.

— Peut-être vit-il encore, se dit-il en secouant la tête comme pour contredire son doute en même temps qu'il le formulait.

Il se baissa, ouvrit le gilet et la chemise de son camarade, mit la main à la place du cœur et ne put constater que la tiédeur persistante de la peau.

Il tsta le pouls, la main était déjà glacée, et pas un battement ne révélait un signe de vie.

Duvoix était bien mort !

Comment, du reste, en eût-il pu être autrement ?

Floreal se trouvait très embarrassé ; il ne savait que faire : ou cacher ce mort, ou l'abandonner.

Il n'hésita pas longtemps, fouilla dans les poches de Duvoix, en retira tous les papiers qui s'y trouvaient, prit l'argent qu'il avait sur lui, et après avoir balbutié quelques mots qui ressemblaient fort à une prière, il saisit sa lampe et s'éloigna dans la direction opposée à celle des écuries.

Il marcha longtemps, allant toujours devant lui, se heurtant à des berlines vides laissées sur leurs rails, pataugeant dans l'eau jusqu'à la cheville, se frappant parfois la tête au boisage, ne sentant rien, ne pensant à rien, ayant toujours devant les yeux la face terrifiée de Duvoix, et dans l'oreille son cri de détresse et sa chute.

Soudain il se retrouva devant la cage de l'ascenseur, il était revenu à l'accrochage du fond, mais il fut cloué sur place quand il remarqua que le cadavre de son camarade avait disparu.

À sa fatigue, il comprit qu'il avait dû marcher plusieurs heures et revenir par une galerie circulaire à son point de départ.

Il voulait aller aux écuries où il avait pris la lampe qu'il tenait à la main, mais il ne les trouva pas. La galerie de gauche, où les chevaux mangeaient tout à l'heure, s'allongeait dans les ténèbres, sous ses boisages uniformes.

Il n'y avait plus ni chevaux, ni écurie, ni mort ! Il se crut l'objet d'une hallucination ; il se frotta les yeux, rappela ses idées, revint près de l'ascenseur, palpa la terre pour y chercher le corps de Duvoix et ne trouva rien.

Subitement, une idée lui traversa l'esprit et il se rendit compte de sa situation ; il avait marché toute la nuit et devait se trouver au rond d'un autre puits que celui dans lequel il était descendu.

C'était en effet ce qui était arrivé. Par les galeries communicantes, il avait passé du puits Saint-Pierre au puits Sainte-Marie.

Où se trouvait-il ? il l'ignorait ; mais il était loin du corps de son camarade et cette pensée lui rendit un peu de calme.

Il s'assit dans un coin sur une berline vide et attendit. Dormit-il un peu ? c'est possible ; toujours est-il qu'il ne se leva que lorsqu'il vit remonter dans le puits la cage de l'ascenseur.

C'était la descente de quatre heures du matin qui commençait, la vie allait succéder à la mort dans ces profondeurs souterraines.

Floreal se blottit dans le coin le plus sombre qu'il put trouver, ôta son habit, en enveloppa sa lampe et, le cœur serré par l'émotion, fermement résolu à se laisser prendre s'il était découvert, il vit bientôt la cage du jour toucher le rond et déposer à terre le receveur et un autre homme qu'il reconnut aussitôt.

C'était Voltin.

Les mineurs qui se trouvaient avec lui se dispersèrent dans les galeries et la cage remonta vide pendant que l'autre redescendait pleine.

Voltin était immobile ; il assistait à la descente, muet, sans faire un geste, observant tous ceux qui passaient devant lui.

Lorsque ce fut fini, il dit un mot au receveur et s'éloigna lentement.

C'est à ce moment que Floreal, quittant son trou noir, se mit à le suivre.

Au bout de quelques pas, Voltin entendait marcher derrière lui, se retourna et reconnut son beau-frère.

Il eut un geste de découragement.

IV

Cette nuit de novembre avait été fertile en événements de toutes sortes.

Au rapport, lorsque M. Dubut se rencontra avec l'ingénieur en chef, les nouvelles que ces messieurs apprirent les jetèrent dans la consternation.

Trois braves gendarmes mis en faction chez le marqueur Frampon avaient été atteints par les balles des anarchistes.

Vers minuit, l'officier de gendarmerie et ses hommes avaient vu stationner devant la maison trois jeunes gens qui étaient certainement les misérables signalés par Mireux.

L'un d'eux s'était approché, avait déposé un paquet de cartouches et, pendant que le second faisait le guet sur la route, le troisième s'appretait à mettre le feu aux mèches.

C'est à ce moment que l'officier avait fait irruption sur les misérables.

Chassin, Nourrit et Chaumier avaient été terrassés et mis en prison.

Atterrés par leur arrestation, ces précoces bandits avaient donné les noms de leurs camarades ; dans la matinée, vingt-cinq ou trente jeunes gens, qui faisaient partie de la bande qui se réunissait chez Trapier, avaient été arrêtés chez eux, à l'auberge, ou dans les rues de Montceau. Mireux était du nombre.

L'émotion avait été très grande dans la population. Cependant, disait le rapport, lorsqu'on a su que les auteurs des attentats qu'on déplorait depuis si longtemps étaient enfin entre les mains de la justice, tous les mineurs avaient poussé un soupir de soulagement.

C'était la tranquillité qui revenait.

On annonçait, en outre, du puits Saint-Pierre, qu'un homme avait été écrasé par l'ascenseur ; son corps, broyé entre la cage de gauche et les plaques de fonte qui recouvrent le bougnou, était méconnaissable. Il n'en restait qu'un amas de chairs et d'os aplatis et sanglants.

On avait remonté ces restes au jour et ils n'avaient pas été reconnus.

Tout portait à croire cependant que la victime de cet horrible accident n'était pas un mineur, personne ne manquant à l'appel et les débris de vêtements indiquant un étranger au travail de l'exploitation.

MM. Midleston et Dubut commentèrent longuement ces divers incidents.

Dans la journée, le préfet et le commandant de gendarmerie arrivèrent à Montceau, et le lendemain la presse du département annonçait l'arrestation des anarchistes.

Montceau-les-Mines redevenait le point de mire de toute la France.

Ces événements firent un bruit énorme, et de Paris on vint à Montceau pour étudier la situation. Les hommes qui défendaient les assassins, sous prétexte qu'ils n'avaient agi que dans la surexcitation d'un sentiment politique, voulurent peindre Montceau comme un centre insurrectionnel dans lequel toute la population ne subissait qu'avec impatience le joug de la mine.

Rien n'était plus faux et le temps fit éclater au grand jour la vérité.

Quelques semaines après ces événements lorsque les coupables eurent été transférés au chef-lieu du département pour y attendre leur comparution en cour d'assises, les moins clairvoyants purent se rendre compte du soulagement que ressentait l'excellente population ouvrière de Montceau. Les in-